



LE FEUILLETON

CAMILLE LAURENS

Nuits d'encre



STEFANIA INFANTE

« JE NE METS GUÈRE MON ESPOIR, comme on pouvait le faire encore au dernier siècle, à être lu en l'an 2000 ou 2010 », notait Julien Gracq (1910-2007) dans l'un de ses carnets. « Quand la Terre (...) s'enfoncera comme un homme qui s'enlise dans la seule bouillie étouffante du social, je souhaite seulement que mes livres demeurent sur quelque rayon perdu. »

Bien que faisant partie des rares écrivains publiés dans la « Bibliothèque de la Pléiade » ou inscrits au programme de l'Université de leur vivant, l'auteur du *Rivage des Syrtes*, pour lequel il refusa le prix Goncourt en 1951, n'avait que méfiance ou mépris envers la république des lettres, ses écrivains officiels, ses critiques incompétents et autres lecteurs oublieux. Son refus d'y appartenir, son splendide isolement se sont exprimés dans maints ouvrages, surtout à partir de 1954, lorsqu'il abandonna la fiction pour se consacrer à la littérature fragmentaire. Ses *Lettrines I et II*, par exemple, publiés respectivement en 1967 et 1974, mêlent souvenirs intimes, évocations de paysages, commentaires souvent féroces sur l'histoire ou la littérature.

C'est cette même forme que l'on retrouve dans *Nœuds de vie*, ouvrage posthume publié aujourd'hui par Corti, fidèle éditeur de Gracq depuis son premier roman, *Au château d'Argol*,

en 1938. Les fragments de prose ici rassemblés sous quatre rubriques – « Chemins et rues », « Instants », « Lire », « Ecrire » – proviennent du fonds déposé à la Bibliothèque nationale de France. Ils ont échappé à l'interdiction de divulgation qui pèse sur 29 cahiers intitulés « Notules » et ne sera levée, selon le vœu de l'écrivain, qu'en 2027, soit vingt ans après sa mort, sans doute parce qu'il n'y ménage pas ses contemporains. Les admirateurs de Gracq, impatientes de s'y plonger, seront donc heureux d'en avoir un avant-goût dans ces *Nœuds de vie*, qui restituent aussi et surtout la magnificence de sa langue.

Le critique littéraire, lui, s'aventure en terrain miné. Accusé par Gracq de vouloir faire rentrer la littérature dans le rang, il ne saurait parler des œuvres dès lors que « ça ne se situe pas ». Or l'écrivain revendique « une liberté qui n'adhère jamais », il ne veut surtout pas rejoindre une route commune : « Le beau est d'abord ce qui désoriente. » Grand lecteur, il a lui-même la dent dure, et s'il admire Colette ou Montherlant, il vomit Victor Hugo, « préposé aux chrysanthèmes laïques », dont « la pensée n'évoque, le plus souvent, que le violent courant d'air qui traverse une trompette ». Même élogieux, son commentaire sur ses pairs va rarement sans un cruel et ajusté coup de griffes. Ainsi le fragment consacré à Paul

Valéry, d'abord laudateur, se clôt sur une formule assassine : « Valéry est le colosse de la pensée pour album ».

Gracq juge que, dans le domaine culturel, la France, autrefois glorieuse, est devenue une « nation de second ordre », où « les écrivains ont cessé de se lire entre eux », où « les Barbaries » gangrènent la civilisation et où les lycéens ne veulent plus étudier « que Boris Vian, Charlie Hebdo et les bandes dessinées ». Dès les années 1970, il lui semble que « les desservants des sciences humaines » se déploient triomphalement en haine de la création artistique, bref, que la littérature va mourir en même temps que le XX^e siècle. En des pages quasi prophétiques, le professeur d'histoire-géographie qu'il est aussi déplore d'autres tragédies imminentes, notamment la destruction des paysages et de l'économie rurale.

Avec lucidité, Gracq admet une certaine pose. « L'amour-propre trouve plus que son compte dans cette revendication ombrageuse de la place non homologuée », reconnaît-il, se plaçant non sans humour « parmi les survivances folkloriques appréciées qu'on signale aux étrangers, auprès du pain Poilâne, et des jambons fumés chez l'habitant ». Cette marginalité altière a pourtant une seule raison d'être : l'amour de la langue, la crainte que le monde moderne ne la désagrège. *Nœuds de vie* est une ode à la littérature vraie telle que l'entend l'écrivain – celle où la vérité ne s'oppose pas à l'erreur mais à l'informe. L'originalité, l'unicité du style priment : « Ce qui n'a jamais été dit ainsi n'a jamais été dit. » La forme de l'œuvre idéale ne vient nullement d'un plan préétabli, au contraire elle jaillit de l'intuition, qui fait des « choix éclairs » pour donner à entendre « une langue résonante avant d'être signifiante ». Le rythme a pour but d'injecter à celle-ci « un surcroît de puissance nerveuse », la littérature, pur mouvement, relève de la

Souvenirs intimes, évocations de paysages, commentaires souvent féroces composent cet ouvrage posthume de Julien Gracq

mécanique des fluides, les images et les « bonheurs-du-mot », scintillants, font brasiller le texte. Epris de paysages à la marge, comme lui, Gracq célèbre ici en acte la beauté de la langue chantant « des silences opaques, stupéfiés, des nuits d'encre, des ruisseaux redevenus jaseurs, des routes désaffectées qui semblaient se recoucher dans un bâillement, et rêver de n'aller plus nulle part ».

Si, au risque de froisser les inconditionnels de Gracq, on peut juger caricaturale, sinon réactionnaire, sa posture élitiste, on ne saurait nier que, selon la définition qu'il donne du texte littéraire, « non seulement quelqu'un nous parle à travers ce texte, mais quelque chose aussi, qui est la langue comme saisie dans son droit-fil ». Cette exigence amoureuse fascine et emporte comme il l'aurait voulu, musicalement. ■